

A close-up photograph of two children's faces, one on the left and one on the right, looking directly at the camera. The child on the left has dark eyes and the child on the right has light eyes. The background is dark and out of focus.

Thierry  
COHEN

AVANT LA  
HAÏNE

Roman

Avant, Raphaël et Mounir  
étaient fiers d'être amis.  
Avant...

Flammarion

*Extraits*

## Raphaël

Le début de l'histoire...

Les gens confondent souvent leur mémoire et leur album photo, leurs histoires et celles des conteurs de leur famille. Qui se souvient réellement de ses premiers pas, de sa première dent, de sa première chute? Certains prétendent posséder cette faculté. Je les suspecte surtout d'avoir la mémoire des souvenirs rapportés.

Je vais donc essayer de raconter les faits sur lesquels je me suis construit et qui ont étayé mon parcours. Je tenterai d'être fidèle et objectif. L'homme d'aujourd'hui laissera l'enfant, puis le jeune homme s'exprimer. Il trahira probablement leurs propos d'alors, mais sûrement pas leur vérité.

Et parce qu'il faut commencer, je choisis comme début les jours si importants de mon entrée à « la grande école ». Notamment celui où, sous la dictée de mon grand-père, j'écrivis sur mes livres de classe une formule magique censée éloigner les voleurs.

*Ce livre est à moi  
Comme le Maroc est au roi  
Celui qui le prendra  
Le diable l'emportera*

Parce que le souvenir est clair.  
Parce qu'il a ressurgi le jour de mon départ.  
Parce que c'est un bon début pour cette histoire.

\*

## *Avant la haine*

J'ai six ans. Je trace les lignes avec peine, la langue coincée entre mes dents, une main posée à plat sur la page de garde, juste sous le titre. Papi se tient à mes côtés. Il surveille les courbes de mon écriture avec un sérieux emprunté, désireux de donner à cette « cérémonie » la solennité suffisante pour bousculer mon indolence d'enfant et me révéler l'importance du moment, l'enjeu de cet acte de transmission. Penché sur mon épaule, il dicte les mots, les épelle. Je sens le parfum de son eau de Cologne mêlé à l'odeur de son âge.

Il a écrit les quatre lignes sur un bout de papier afin que je puisse les recopier. Maman m'a appris à reproduire les lettres de l'alphabet, pensant que cela m'octroierait un avantage sur mes futurs camarades de classe.

— Le dia-ble l'em-por-te-ra, dit-il doucement.

Et je perçois, sans comprendre, combien le ton ne convient pas à la phrase. Le mot diable ne s'énonce pas calmement au cœur d'une journée ensoleillée, il se crie durant une nuit de cauchemar. Le diable ? Je m'arrête et aspire un peu d'air.

— Continue, Abné.

Quand je termine la dernière lettre il sourit et je suis heureux. Ses sourires sont tellement rares.

Maman fait alors irruption dans la pièce.

Son père se redresse, contrarié par cette intrusion perturbant la parenthèse intime qu'il aurait souhaitée éternelle. Puis, il se résigne à ce que l'intermède de félicité n'appartienne qu'au rêve. Il avait espéré, un instant, réconcilier les deux mondes, celui qu'il a quitté, le réel, et l'autre, chimérique, dans lequel il vit aujourd'hui.

Ma mère annonce qu'elle cherche une broche, moins pour justifier sa présence que pour inciter l'objet à lui répondre. Maman cherche toujours quelque chose, virevolte, marmonne, traverse les pièces à petites enjambées rapides et nerveuses. Elle est menue, belle, ses cheveux noirs et brillants ondulent dans l'air et tentent de la rattraper. C'est mon air satisfait qui attire son attention. Pourquoi douterais-je qu'elle sera à son tour fière de mes prouesses ? Elle se fige et son regard va de mon sourire au livre

## *Une place en France*

ouvert devant moi. Papi ne bouge pas. Reparti dans ses mondes, il ne sera plus là lorsque la tempête se déclencherà.

— Que fais-tu ? demande-t-elle d'une voix trop aiguë pour ne pas laisser supposer qu'elle a déjà compris.

Elle s'avance, saisit le livre et ses yeux expriment soudain l'effroi et la désolation.

— Tu écris sur tes livres ? crie-t-elle, avec le même affolement qu'elle aurait exprimé si j'avais égorgé mon frère.

Papi abandonne quelques centimètres de plus de réalité.

Maman se tourne vers lui. Elle le sait coupable et ouvre la bouche en soufflant de rage, prête à oublier tout respect filial, mais l'attitude digne de son père lui impose une certaine retenue.

— Comment as-tu pu faire ça ? Tu te rends compte ? Ce sont ses livres d'école ! Que pensera sa maîtresse ? Tu veux qu'il se fasse remarquer dès les premiers jours, qu'elle le prenne pour un petit Marocain ? Nous ne sommes plus là-bas, papa, et tu ne travailles plus sur le port de Casa. Nous avons quitté le pays depuis trois ans ! Et le roi n'est plus notre roi !

Papi pose un regard offusqué sur sa fille. Il abhorre le blasphème. Aussi, il lui tourne le dos, fait quelques pas et s'assoit lentement dans son fauteuil en velours rouge, face à la fenêtre.

Maman poursuit sa plainte, le livre à la main. Mais papi ne l'entend plus. Il n'appartient pas à la vie qu'elle décrit et appelle de ses vœux. Il ne la voit plus. Il a posé les yeux sur les ondes bleues et regarde un navire marchand s'approcher. Il devra s'occuper du déchargement, crier, porter, transpirer. Vivre. Son visage se détend.

## Mounir

Mon histoire de France commence avec deux yeux sombres et cruels, des cheveux blonds ressemblant à de la paille brûlée, une peau blanche brettelée de couperose, une bouche déformée par la haine.

Chacun d'entre nous conserve au fond de lui le souvenir d'un méchant. LE méchant. L'ignoble qui a hanté nos cauchemars d'enfants, le monstre qui se cachait dans l'obscurité pour nous dépecer, faisait bouger les rideaux et dessinait des ombres sur les murs de la chambre. Née d'une rencontre, d'une ancienne terreur, d'une scène de film, cette image surgit pour donner forme aux outrances des peurs.

L'image de ma terreur est archivée dans ma mémoire sous l'étiquette « premier visage de France ». Et elle est animée tel un GIF apparaissant à chaque clic de mon cerveau sur le mot haine : le visage se penche sur moi, tord la bouche et répète deux mots, toujours les mêmes : « Sale Arabe. »

\*

Nous venons de débarquer à Marseille. Papa a fébrilement regroupé les bagages près de nous. Mon frère et moi nous tenons par la chemise pour ne pas être séparés par la foule.

Le voyage a été long et difficile. En vérité, je ne sais même pas combien de temps il a duré. Sur le bateau, le temps paraissait chargé d'un air chaud et visqueux que les embruns marins ne parvenaient à dissiper. Les visages étaient sombres, inquiets. Les

## *Une place en France*

regards se croisaient à la recherche d'une lueur, d'un don de chaleur. Avions-nous eu raison de partir ? Serions-nous bien accueillis en France ? Aurions-nous un toit, de la nourriture ? Maman, de temps en temps, écrivait une larme de la paume de sa main teintée de henné. Son mari ne devait pas voir sa peine. Elle n'avait pas le droit d'alourdir sa conscience du poids de son chagrin. Lui faisait mine de ne s'apercevoir de rien, laissait ses yeux rivés sur la plaque azur que le bateau fendait avec une rage conquérante.

Je crois que nous n'avons pas parlé. Aucune parole n'aurait pu traduire la crainte et l'espoir qui nous ballottaient au rythme de la houle.

Quand les côtes de France sont apparues, nous avons tous esquissé un sourire.

— Papa, c'est la France ?

J'ai exagéré ma satisfaction. J'en ai fait un émerveillement. Il a hoché la tête avant de passer sa main dans mes cheveux. Il souriait.

Le front mouillé de sueur, papa scrute le quai, cherche un repère. Nous l'imitons, les yeux grands ouverts.

La France !

Un porteur s'approche. Ses petits yeux noirs nous toisent salement. Ses cheveux blonds sont abîmés, sa peau porte des marques rouges et sa bouche paraît retenir un crachat.

— Tu veux de l'aide ?

On sent qu'il n'aime pas nous poser cette question. C'est pour ça qu'il tutoie mon père.

Papa lui sourit et lève la main.

— Non, merci. C'est très gentil.

A-t-il compris qu'il s'agit d'un porteur ? Qu'il ne propose pas sa gentillesse mais des services tarifés ? Papa !

— Et tu vas les porter comment tes bagages ? reprend l'autre, hargneux.

Mon père hausse les épaules en souriant toujours.

— Ça va, ça va. On va se débrouiller. Mais merci beaucoup.

C'est sans doute ce jour-là que j'ai commencé à détester l'humilité sirupeuse de mon père, celle que tant d'autres immigrants de sa génération ont longtemps cru devoir afficher devant les Français.

*Avant la haine*

Tête baissée, dos courbé, épaules rentrées, esquissant presque une révérence.

— Putain, c'est pas avec des mendiants comme ça qu'on va travailler nous ! Sale Arabe !

Le porteur libère d'un jet le crachat que ses lèvres retenaient.

Papa fronce les sourcils, regarde l'immonde tache tombée à ses pieds, un sourire gêné encore pendu aux lèvres. Puis il se redresse, prend les valises et se tourne vers sa femme.

— Hada mahboul... Zid, zid... Allez !

Nous prenons le train pour Lyon.

L'oncle Ali nous y attend. Il a effectué les démarches nécessaires à notre installation.

Papa charge rapidement les bagages dans le wagon, surveillant du coin de l'œil les porteurs qui poussent leurs chariots.

Il cale les valises dans le couloir et fait signe à maman de s'asseoir sur la plus grosse.

— Papa, y a des places dans les cabines !

Heureux de ma découverte je lui souris, le doigt pointé vers un compartiment vide.

Maman observe son mari, dans l'attente d'une décision.

Il ignore ma remarque et vérifie une dernière fois le nombre des bagages.

J'insiste.

— Papa ! Viens voir, c'est libre ici !

Il pose les yeux sur moi, met un doigt devant sa bouche pour me demander de me taire, puis esquisse un geste qui signifie que nous sommes très bien ici.

— Mais...

Je n'ai pas le temps d'argumenter.

— Ewa safé ! Scout ! clame maman.

Papa ne tient pas à se faire remarquer. Nous restons donc dans le couloir, gênant le passage. Dès qu'un voyageur se contorsionne pour passer, mon père esquisse un sourire embarrassé, balbutie quelques mots d'excuses, nous ordonne de nous lever et baisse la tête devant toute personne étonnée ou agacée de nous voir installés là alors qu'il reste des sièges inoccupés.



*Une place en France*

Un contrôleur se présente.

— Dites, faut pas rester là ! Y a des places libres. Allez, allez !

Papa remercie l'homme en uniforme et s'active fébrilement à déplacer les bagages. Il s'assoie enfin sur une banquette. Pour lui, la bienveillance du fonctionnaire récompense notre discrétion et notre politesse.

Il installe maman confortablement et pose Tarik sur ses genoux. Et moi, je me place près de la fenêtre, heureux de pouvoir découvrir les paysages. Papa m'interpelle et, d'un signe de tête, m'intime l'ordre de retourner dans le couloir. Quel genre de gânement suis-je pour abuser de l'hospitalité qui nous est offerte ? Comment ai-je pu penser une seconde que le contrôleur s'adressait aussi aux petits ?

## Raphaël

La manière dont Mounir et moi sommes devenus copains a joué sur la nature de notre relation. C'est arrivé peu après la rentrée. J'avais facilement intégré un groupe de petits Français. Mounir, lui, en était exclu. Plus tard, il a raconté qu'il s'agissait d'une première marque de discrimination. C'est sans doute vrai. Les Arabes étaient ignorés par les autres enfants. Rien de vraiment explicite, pas d'insultes, ou rarement, mais des regards, des attitudes qui les bannissaient et les contraignaient à former un groupe à part.

Je ne serais pas totalement honnête si je n'avouais pas avoir contribué à son isolement et même... à m'en être quelque peu réjoui. Peut-être cette situation m'exonérerait-elle de mon propre statut d'immigré. J'avais pensé que nous étions semblables, deux taches sombres sur un tissu blanc. Mais mon physique presque européen et mon prénom servaient de sauf-conduits ; j'avais rapidement été invité par mes camarades à participer à leurs jeux. Pas lui.

Parfois Mounir nous regardait jouer au foot. Il ne demandait rien, n'exprimait aucun sentiment, mais suivait nos dribbles, nos passes, nos tirs avec l'impassibilité du joueur avisé observant les maladresses des gamins de son âge. Je savais qu'il attendait que nous l'invitions. Également que cela ne pouvait venir que de moi.

Je tentais de l'ignorer mais mon regard s'échappait souvent de l'action pour rencontrer le sien, brisant mes élans, ralentissant ma course, entravant mes rires. Il y avait dans les yeux de Mounir un

## *Le regard de l'autre*

feu particulier. Une vie que l'on ne trouve que dans le regard de ceux bousculés par l'histoire. Une curiosité mêlée de crainte qui les conduit à rester en éveil constant afin de ne jamais se laisser surprendre. Une stupeur qui réclame des explications, dévore l'extérieur pour combler les vides causés dans les âmes par les vents qui, après les avoir portés jusqu'ici, n'ont d'autre issue que de continuer à s'agiter en eux.

Mais, si je me suis rapproché de Mounir, ce n'est pas seulement parce que son regard m'a rappelé mon histoire. C'est aussi parce que ceux de mes nouveaux amis étaient courts, limités par l'immédiateté de leurs désirs. Ils vivaient l'instant présent, n'avaient pas de passé, ni d'autre idée de l'avenir que le match à jouer ou la prochaine blague à raconter. Je les regardais s'amuser, rire, s'exciter. Je me regardais jouer, rire, m'exciter à leurs côtés. Mais je n'étais jamais entièrement avec eux. Juste parmi eux. Entre nous subsistait une distance qui m'imposait d'observer l'instant tout en le vivant. Ma voix et mon image me revenaient avec un décalage. Comme les « rêveurs lucides » observent leurs propres aventures oniriques, je me voyais vivre avec eux, mimant leurs gestes et leurs expressions tout en réalisant qu'il s'agissait d'un jeu d'acteur maladroit. Le présent ne parvenait pas à m'absorber totalement. Un bout de mon histoire était resté coincé à la porte d'entrée et m'empêchait de me fondre dans le décor.

Nous sommes donc devenus copains à l'occasion d'un match de foot. Peut-être ai-je magnifié cette rencontre avec le temps et l'ai-je chargée d'un sens qu'elle n'avait pas alors. C'est mon grand défaut : croire que chaque moment de la vie est la pièce d'un grand puzzle, élément portant en lui une signification qui transcende les années. Chacun ses croyances, non ?

\*

Nous jouons au football. Le ballon part en touche. Je cours le chercher mais il roule jusqu'à Mounir qui, avec assurance, l'immobilise du pied. Il amorce un mouvement pour le renvoyer, mais suspend son geste, attendant que je lève les yeux. Je souris

pour le remercier. Il reste stoïque. Son regard me provoque. Tant de choses sont dites en moins d'une seconde. Je n'hésite plus :

— Tu viens jouer ?

Mounir ne répond pas. Il se contente de me suivre, balle aux pieds.

Les autres garçons ne savent trop quelle attitude adopter. Certains nous défient du regard, d'autres feignent l'indifférence. Aucun ne se rebelle. Que dire, de toute façon ?

— Tu es dans mon équipe. Allez, passe à l'avant.

Le jeu de Mounir fait le reste. Compliqués mais efficaces, ses dribbles l'imposent rapidement comme l'un des meilleurs joueurs. Ses mouvements sont saccadés, agressifs. Il a la tête baissée et lutte pour gagner chaque centimètre de terrain. Sa vigueur étonne. Je vois Alexandre, la forte tête de la classe, fulminer. Il ne m'aime pas, n'aime pas Mounir. En fait, il n'aime personne. Il fait mine d'apprécier ceux qui se sont d'emblée soumis à sa force mais je sais qu'il les méprise aussi. Il vit les relations uniquement à travers le combat. Et la supériorité du jeu de Mounir le contrarie. Jusqu'alors nous jouions de manière décontractée, esquissant quelques gestes techniques, ne forçant pas trop, attendant presque que le but nous surprenne. Mounir, lui, court, dribble, tire pour gagner. Il investit sa volonté dans chaque action. Ses yeux changent d'expression. Il regarde le but, défie les meilleurs adversaires, reproche silencieusement à ses coéquipiers la moindre indolence. J'aime cette attitude et la redoute. Il bouleverse les équilibres et impose sa personnalité. J'aurais préféré qu'il se révèle progressivement, laissant aux autres le désir de l'accepter. Pourquoi ridiculiser ses adversaires par des petits ponts et des feintes de corps ? Quelle satisfaction éprouve-t-il à marquer ces buts trop faciles ? Que veut-il prouver ?

Deux camps existent désormais au sein des équipes qui s'affrontent. Celui de ceux qu'il subjugué et intimide, les plus inoffensifs, qui voient dans sa force la source d'un conflit qu'ils préfèrent éviter ou une énergie qu'ils jugent bénéfique. Celui de ses détracteurs, les bons joueurs, les querelleurs, à la personnalité affirmée, que sa puissance agace et sa dextérité outrage.

## *Le regard de l'autre*

Mais la fascination étant également source d'exaltation, je me surprends à applaudir certains gestes techniques, à rire de l'air dépité de nos adversaires, à saluer le score final en criant fièrement. Je vais vers lui en riant et lui tape dans la main. Il me sourit et baisse les yeux. D'un coup, il est redevenu le petit garçon embarrassé par le regard des autres.

## Mounir

Raphaël a souvent raconté une histoire de blouse d'école qui nous aurait liés d'emblée. Je ne m'en souviens pas. Il dit aussi que nous sommes devenus copains au cours d'un match de foot. Peut-être ; nous en avons disputé tellement.

Je l'ai laissé dérouler ces récits tant de fois. C'était quand, fiers de notre amitié, nous tentions de créer une légende s'inscrivant dans une fresque plus grande. Une légende capable de rencontrer l'histoire et de nous donner en modèle d'une entente possible.

Alors, la blouse... je ne sais pas. Le match de foot... je ne m'en souviens pas. En tout cas, ces deux événements n'ont pas suffi à définir notre relation. L'amitié exige plus que des anecdotes, elle réclame des actes fondateurs.

Selon moi, la nôtre est née plus tard. Lorsque nous nous trouvions au CE2. J'ai un repère exact pour l'affirmer : c'est l'année où j'ai appris à nager.

\*

Vestiaires de la piscine municipale. Premier cours de natation. Je suis fébrile, nerveux, angoissé. J'ai peu dormi. Les yeux ouverts j'ai assisté à la diffusion en boucle de mon cauchemar. Séances permanentes. Maintenant, je m'apprête à le vivre.

Je ne sais pas nager. Les Français, eux, doivent savoir. Je vais être ridicule.

Plus que quelques minutes avant le début de la séance. L'odeur du chlore perfore mes poumons et j'étouffe un peu plus. Des bruits

résonnent au loin, laissant penser que d'autres classes sont déjà à l'eau. Je retire mon pull-over. Cette grande gueule d'Alexandre raconte ses exploits de nageur émérite à une bande de crétins qui préfèrent rire que risquer de l'offenser. J'ai froid. Peut-être envie de vomir aussi. Je tente de ne pas penser à l'humiliation imminente.

— Alors ? Y en a qui savent pas nager ? demande-t-il.

Je me fige. Me vise-t-il ?

Non, Alexandre s'adresse à l'ensemble de la classe.

Le calme se fait et nous nous observons en silence. Je sens mon cœur battre fort. Ils vont finir par me désigner, j'en suis sûr !

— Allez ! Que ceux qui savent nager lèvent la main !

Je guette les mouvements. Seulement trois garçons se manifestent ! Je suis stupéfait. Je sens le sang réinvestir mes muscles, me réchauffer la peau.

— Enfin, je fais la nage indienne quoi ! dit l'un des deux.

Alexandre éclate de rire.

— Quoi, c'est tout ! Et les autres ? Que des gonzesses, ma parole !

J'ai envie de le gifler, pourtant, je lui suis reconnaissant d'avoir involontairement apaisé mes craintes. Que m'importe qu'il joue le héros si je ne suis pas le bouffon !

Une voix se fait entendre. Raphaël regarde Alexandre en hochant la tête.

— Et alors, pauv' naze ! On est là pour apprendre. Toi, t'as sûrement la chance d'avoir un papa plein de fric qui t'amène en vacances et te paye des cours de natation.

Alexandre sourit pour cacher son embarras. Raphaël le déteste autant que moi et cette haine s'impose comme un autre lien.

— Houlà ! Pourquoi il s'énerve lui ? Parce que j'ai dit gonzesse ? Tu te sens visé ?

Une lueur de malice passe dans ses yeux.

— Ça va, allez ! On sait bien qu'il y a que des mecs ici. Voilà la preuve.

Il ôte son slip et prend son sexe dans la main, bassin tendu.

Des rires éclatent.

— Allez, montre le tien !

Raphaël s'est tourné face au mur. Il enlève son pantalon, ignorant l'abruti.

— Ah oui, j'oubliais ! Tu es juif ! Tu t'es fait couper les couilles à la naissance.

Le silence accueille la raillerie.

Tous les regards sont dirigés vers Raphaël, en slip, qui tarde à plier son pantalon.

— Vous saviez pas ? Les juifs se les font couper à la naissance et deviennent des gonzesses. Vous voulez voir ? Allez, Raphaël, montre-nous !

— Va te faire voir, connard ! lance l'agressé, toujours face au mur.

Je me sens insulté. Alexandre ne s'adresse pas à moi et pourtant j'ai l'impression que sa méchanceté me vise aussi. Peut-être parce que je suis moi-même circoncis. Ou bien est-ce autre chose ? Quoi qu'il en soit, la tentative d'humiliation me concerne.

— Oh ! Comment il me parle, lui ? Tu veux pas nous montrer ? Ben nous, on veut voir. Venez les mecs, aidez-moi, on lui fait une mise à l'air.

Deux ou trois suiveurs se lèvent, goguenards. Alexandre, fort de cette mobilisation, s'approche et pose la main sur l'épaule de Raphaël. Qui se retourne. Son visage témoigne à la fois de sa peur panique et d'une détermination étonnante. Alexandre ne voit que la peur et tente de l'attraper par le cou. Ses acolytes se précipitent. Raphaël se dégage alors et assène un formidable direct sur le nez d'Alexandre. Je suis certain d'entendre la cloison nasale craquer juste avant que ne résonne un cri strident de porc égorgé. Les autres, se sentant menacés, se précipitent sur Raphaël. J'avance et me place à ses côtés. D'un mouvement sec j'en projette un contre le mur.

La porte du vestiaire s'ouvre.

— Que se passe-t-il ici ?

Le maître-nageur pose les yeux sur Alexandre dont les mains et la poitrine sont tachées de sang. L'homme à la carrure impressionnante lève la tête, regarde le groupe et, au bout de leurs regards interdits, nous découvre, côte à côte, encore prêts à repousser les assaillants.

Les apparences sont contre nous, l'affaire rapidement entendue.

Raphaël est entré le premier dans le bureau du directeur. J'attends mon tour, tremblant. Tout le monde redoute monsieur



Laporte. On dit qu'il n'hésite pas à gifler les perturbateurs, que son supplice préféré est de les soulever à un mètre du sol en les tenant par les oreilles. D'une imposante stature, doté d'une voix grave et profonde, d'épais sourcils et d'un regard mauvais, sa réputation fait frissonner. Je guette donc les premiers cris de douleurs, la peur au ventre, prêt à rendre mon déjeuner. Pour l'instant, seuls des hurlements de l'ogre me parviennent. Des rugissements effrayants, des mots qui claquent comme des coups : abruti... punition... parents... correction.

Quand la porte s'ouvre, j'hésite à me sauver. Mais le monstre est déjà là, tenant Raphaël par son tee-shirt. Il le projette dans le couloir. Je dévisage mon copain, inquiet de découvrir des marques de torture. Mais il ne semble nullement affecté.

Le directeur plante ses yeux dans les miens, hésite, et je sens mes tripes se liquéfier.

— Toi, c'est bon. Retourne dans ta classe.

Je pense avoir mal entendu, puis, trop heureux, emboîte immédiatement le pas de Raphaël. Je tente de réguler ma respiration afin d'arriver à parler.

— Je lui ai dit que t'as rien fait. Que t'as juste voulu nous séparer.

— Merci.

Je n'ai pas suffisamment d'air dans les poumons pour mieux exprimer ma reconnaissance.

Il tourne la tête vers moi et sourit.

— Merci ? C'est moi qui devrais te remercier.

— Non, non.

En fait, à cet instant précis je me fous de savoir qui est redevable de quoi et à qui. Je veux seulement reprendre mon souffle et savoir si...

— Il t'a frappé ?

— Non, pas vraiment, répond Raphaël d'un ton neutre.

— Il t'a pris par les oreilles ?

— Oui.

— Ça t'a fait mal ?

— Oui.

— T'as pleuré ?

*Avant la haine*

- Non. Je crois que c'est ça qui l'a le plus énervé.  
Je regarde ses oreilles. Elles sont rouges.
- Il t'a soulevé haut ?
- Je n'ai pas pu m'empêcher de poser la question.
- Non. Il m'a pas soulevé. Il m'a juste secoué.
- Ah !
- Il m'a interdit de piscine pendant un trimestre. Qu'est-ce que je m'en fous ! Et j'ai une punition.
- Quoi ?
- Écrire trois cents fois : « Je ne dois pas me battre avec mes camarades. »
- Zob !
- C'est pas tout. Il a fait un mot à mes parents. Ils sont convoqués demain. Je vais me faire tuer.
- Tu m'étonnes !
- À ce moment-là, je pense à la chance d'avoir été disculpé. J'imagine ma mère en train de pleurer, mon père la main levée...
- Mais c'est pas ça le pire.
- J'abandonne mes parents dans leurs tragiques attitudes qui, pour moi, constituaient un pire suffisant.
- Ah c'est quoi ?
- Je dois faire un mot d'excuse à ce con d'Alexandre.
- Ah ouais. Ça, c'est trop la honte.

**Thierry Cohen :**  
**« Ce roman vise à montrer comment  
la haine grandit, quand on ne se comprend plus »**

Thierry Cohen a déjà publié de nombreux best-sellers, traduits à l'étranger, comme *J'aurais préféré vivre*, *Je le ferai pour toi*, *Longtemps j'ai rêvé d'elle*, *Si tu existes ailleurs*, *Si un jour la vie t'arrache à moi* et *Je n'étais qu'un fou*. Son nouveau roman, *Avant la haine*, est différent des précédents. Il en explique les raisons.

*Comment est née l'idée de ce livre ?*

J'ai commencé à l'écrire voici plusieurs années. Un peu comme on entame un journal, histoire de tenter de mettre en mots des émotions impossibles à contenir. Je ne savais donc pas ce deviendraient mes pages. Je rédigeais par nécessité, parce que l'actualité de l'antisémitisme ne cessait de bousculer mes certitudes, d'interroger ma situation de Français de religion juive né au Maroc.

Puis Ilan Halimi fut sauvagement assassiné.

Ce meurtre marqua un tournant dans ma vie comme dans celles de nombreux coreligionnaires. Nous pressentions le retour de la haine, la redoutions même, nous étonnions de l'indolence des leaders d'opinion face aux signes, aux faits, qui l'annonçaient. Mais les conditions dans lesquelles ce jeune homme, enlevé parce qu'il était juif, fut détenu puis exécuté provoquèrent notre effroi et notre colère. Et marquèrent un changement irréversible. Cet acte immonde fut suivi d'autres exactions tout aussi abjectes, qui constituèrent d'autres signaux de l'apparition d'une haine nouvelle et implacable. Elle s'exprima de manière paroxysmique à

Toulouse avec Mohamed Merah, puis dans les rues de Paris, à l'été 2014, quand des manifestants crièrent « À mort les juifs » sous couvert de leur « attachement » à la cause palestinienne.

Or, mes souvenirs me racontaient une tout autre histoire : celle de l'amitié qui, durant mon enfance, liait de nombreux juifs et musulmans. Nous venions des mêmes pays, partagions des traditions, des mots, des doutes et l'ambition commune de devenir français. Plus tard, notre volonté de lutter ensemble contre le racisme d'extrême droite resserra nos liens. Puis il y eut les guerres au Moyen-Orient, et nos relations se distendirent avant... de devenir compliquées. Mais nous n'aurions jamais pensé, alors, que la confrontation des opinions se muerait, trente ans après, en haine capable de conduire au meurtre. Après avoir fait ce constat douloureux, j'ai repris mes notes et décidé de m'en servir dans un roman. Un roman singulier, hors des sentiers parcourus jusqu'alors.

### *Pourquoi une fiction ?*

Parce que je ne sais parler de ce qui me touche qu'à travers des personnages. Parce que je n'avais pas la prétention d'entamer un essai. Enfin, et surtout, parce que cette forme de narration permettait de créer deux personnages : Raphaël et Mounir, un juif, un musulman.

### *Comment les avez-vous imaginés ?*

Afin d'imaginer la vie, les réactions, les événements jalonnant le parcours du premier, j'ai puisé dans mes souvenirs d'enfance et d'adolescence ou utilisé les expériences de proches et connaissances. Concernant Mounir, l'enjeu fut plus difficile. Pourtant, il me paraissait essentiel de construire un roman à deux voix, d'investir la vie d'un jeune musulman, de tenter de comprendre ce qu'il avait vécu, entendu, enduré, de voir comment il décryptait les faits et événements qui le touchaient. Une plongée nécessaire

tant les racismes se nourrissent avant tout de la méconnaissance de l'autre – et force est de constater que juifs et musulmans de France ne se connaissent plus. Pour ce faire, j'ai interviewé des Français musulmans, lu des témoignages. Si bien qu'au gré des pages, Raphaël et Mounir sont devenus réalité, m'ont raconté leurs amitiés, leurs dissensions et invité à voir les événements ayant forgé leur identité avec d'autres yeux.

*Les parcours de Mounir et Raphaël se veulent-ils représentatifs de ceux des Français juifs et musulmans ?*

Non. Leurs pensées, convictions, regards sur les faits et événements sont romanesques même si ancrés dans le réel ; ils permettent de définir les contours, querelles, visions qui animent les différentes communautés, de montrer et raconter les prises de positions qui se développent parfois... au point de créer des ressentiments.

Les opinions de Raphaël et Mounir sont parfois lucides, souvent partiales. Leurs propos et avis, comme ceux des autres personnages, sont empruntés à ce que moi-même j'ai pu entendre ici ou là. Ils sont parfois positifs, optimistes, porteurs d'espoirs, aussi désespérés, pessimistes, exagérés, caricaturaux. Mais n'est-ce pas de cette manière-là que tout un chacun s'exprime dans « la vraie vie » ?

*Et vous-même, êtes-vous l'un des deux ?*

Je ne suis ni Raphaël ni Mounir. Mais j'ai aimé créer ces personnages, côtoyer ces cousins, leur prêter quelques-uns de mes sentiments, les amener à tenir des opinions parfois différentes des miennes.

Le propos de ce roman n'est pas « d'expliquer » la haine, mais de montrer comment elle grandit quand on ne se comprend plus. Il vise à raconter une histoire, celle d'une amitié, et à dévoiler les émotions, les emportements, les jugements (vrais, tronqués

ou faux) qui conduisent à se construire, se forger des opinions et, parfois, à se tromper sur « l'autre ».

La nature humaine incite souvent les individus à s'apprécier à travers ce qu'ils ont en commun. Et ne plus se parler revient à céder la place à l'incompréhension, à laisser gagner l'ignorance. Or l'ignorance est le fondement même de la haine.